



Art de vivre

C'est comme ça et pas autrement



« Mauriac se révèle sans cesse un merveilleux témoin de la peine des hommes »

Par Sébastien Lapaque
Écrivain,
chroniqueur
littéraire
et solide buveur

Grande pitié de ce pauvre peuple qui s'éreinte, qui s'endette...

« **J**e ne parlerai plus du vin dont je n'ai pas la responsabilité. Cette année sera pire que les précédentes. On ramasse sans trier et on sucre et on fait un vin dont personne ne veut plus... Grande pitié de ce pauvre peuple qui s'éreinte, qui s'endette... » Ces lignes n'ont pas été écrites hier, au cœur d'une année chanstiquée par une épidémie de syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) due à un coronavirus qui avait fait plus de 30 000 morts en France au 31 juillet et par une suite d'événements climatiques extrêmes dans le vignoble.

Elles datent du 30 septembre 1968 et ont été tracées par François Mauriac d'une écriture délicate dans *Le Livre de raison* qu'il tenait à Malagar, le domaine familial spécialisé dans la production d'un liquoreux produit en Premières-Côtes-de-Bordeaux, une des AOP de l'Entre-deux-Mers, qu'il avait repris en 1927, l'année de publication de *Thérèse Desqueyroux*. L'écrivain avait 82 ans, il lui restait moins de deux ans à vivre. Ces mots qui disent la fin d'un monde sont les dernières du *Livre de raison de Malagar* que publient aujourd'hui les éditions Le Festin (122 p., 17 €).

Dans l'ancien temps, les livres de raison étaient des registres à partie double dans lesquels étaient reportés tous les comptes du domaine ainsi que des notations à caractère familial. Devenant le maître de Malagar, François Mauriac a pressenti qu'un subtil détournement lui permettrait de faire de ce livre un genre littéraire à part entière.

Le romancier n'est certes pas un naturaliste de la famille de Pline l'Ancien ou un agronome de celle d'Olivier de Serres. L'auteur du *Nœud de vipères* est un imaginaire. Ce dont il sait le mieux rendre compte, c'est du murmure du vent dans les cyprès. On ne trouve pas de leçons d'art viticole dans son journal de bord tenu pendant un demi-siècle, de 1938 à 1968. Mais Mauriac se révèle sans cesse un merveilleux témoin de la peine des hommes.

À le suivre, on découvre que les vingt années d'après-guerre ont été très difficiles dans le Bordelais. Les prix du négoce se sont effondrés. Pour gagner leur vie, les vignerons auraient dû vendre leur vin en bouteille et non plus en barrique, mais tous n'ont pas été capables de répondre à cette mutation (non seulement économique mais culturelle) et de prendre en charge les nouveaux coûts de distribution. Au milieu des années 60, ils ont ensuite été confrontés à la révolution verte et aux changements afférents. « *Un tracteur remplace les animaux* », note laconiquement l'écrivain le 5 mai 1965.

François Mauriac n'avait pas vocation à se faire le penseur de la société technicienne, comme le fut son compatriote Jacques Ellul, mais il n'ignorait pas les périls dont elle est porteuse. « *La vie devient absurde, ne tient plus compte de ce qu'exige l'être humain. Les techniques ne servent plus, elles asservissent.* » C'est comme ça, et pas autrement, note-t-il, que le vin, même celui de Malagar, « *n'a plus les qualités d'autrefois* ».